



ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
LA FRANCOPHONIE

**Cérémonie de remise des prix pour le
Concours du Mot d'Or**

**Allocution de
Son Excellence Monsieur Abdou DIOUF
Secrétaire général de la Francophonie**

Nouméa, le 23 novembre 2006

Seul le texte prononcé fait foi

Ai-je besoin de vous dire combien je suis heureux de pouvoir être parmi vous ce soir, à l'occasion de la remise des prix du concours Le Mot d'Or ? Des circonstances favorables font que mon passage – qui est mon premier voyage en Nouvelle-Calédonie – coïncide avec cette cérémonie et me donne la possibilité de vous saluer.

Depuis 1984 l'association APFA "Actions pour promouvoir le français des affaires » a lancé ce concours sous la double impulsion d'enseignants ouverts aux réalités de l'entreprise et de membres des chambres de commerce et d'industrie sensibles au rôle de l'éducation. Il s'agissait de montrer que le français demeure une langue de l'économie, de l'industrie, de la technique et du commerce. Mon pays, le Sénégal, a été un des premiers à organiser ce concours, à l'initiative de M ROSSIGNOL, Inspecteur en Sciences économiques : je rends hommage à la vision dont il était porteur et à la prescience qu'il avait des enjeux majeurs du nouveau siècle.

Car même si la Francophonie se refuse à réfléchir en terme de concurrence entre les langues, il faut bien constater qu'en raison du poids très différent des économies nationales, il existe une « prévalence » de l'anglais – ou plutôt de cette langue passe-partout que les spécialistes ont baptisé « GLOBBISH » : langue de l'échange financier et marchand, langue des aéroports et des lieux de transit, mais aussi langue de la Toile, du réseau Internet, langue qui, pour les anglophones de souche, est en train de rompre les amarres avec l'anglais historique des grands auteurs, celui des Shakespeare, Dickens, Walt Withman, Joyce ou Hemingway.

Face à cette langue globalisée qui, pour être utilisée par tous, n'est soutenue par personne et ne soulève ni haine, ni passion, il est légitime que les autres langues s'attachent à décrire et comprendre le monde nouveau selon leurs règles, leur histoire et leurs traditions. Etre une langue vivante, c'est d'abord cela : inventer les mots et les tournures qui permettent de dire la vie, telle que chacun la mène et l'organise.

Perdre sa langue, même sous couleur d'efficacité économique et sociale, c'est entrer en exil, perdre un peu de sa vie. Nos amis canadiens français, qui ont conquis de haute lutte le droit de vivre en français, continuent à être particulièrement vigilants à

ce sujet ; ils ont su créer les mots qui, formés selon les modèles propres au génie du français, sont capables de nommer les réalités d'aujourd'hui et de demain : courriel pour « email », réseautage pour « lobbying », magasinage pour « shopping ».

Je suis d'autre part très heureux qu'à travers le concours 2006, le Mot d'Or s'associe à la célébration de ce grand parleur et écrivain que fut Léopold Sédar SENGHOR, qui se voulait avant tout poète. Senghor n'était ni un homme du passé, ni un responsable réticent face aux réalités nouvelles : mais il savait qu'une plante sans racine ne dure pas longtemps et ne produit aucun fruit. Les langues – celle de son enfance comme ce français appris plus tard et dont il fut un des maîtres – étaient le terreau de sa réflexion, l'aliment de sa philosophie, de sa sagesse, car à travers ces langues s'exprimaient, discutaient et se métissaient des visions du monde qu'il a toujours cherché à concilier. La Francophonie, qui a hérité de lui cet idéal de partage, de solidarité et de fraternité, ne peut manquer de s'associer à toutes les initiatives qui veulent faire prospérer ces valeurs.

Je vous remercie donc de m'avoir invité parmi vous ce soir et, malgré la légitime impatience des lauréats attendant leurs prix, merci de m'avoir prêté un peu de votre attention.